



PROJECT MUSE®

Au tournant du siècle : Regard critique sur la poésie contemporaine by Jean-Luc Maxence, and: Pour en finir avec la poésie dite minimaliste by Jan Baetens (review)

Éric Trudel

L'Esprit Créateur, Volume 55, Number 1, Spring 2015, pp. 170-171 (Review)

Published by Johns Hopkins University Press

DOI: [10.1353/esp.2015.0001](https://doi.org/10.1353/esp.2015.0001)



➔ For additional information about this article

<http://muse.jhu.edu/journals/esp/summary/v055/55.1.trudel.html>

C'est ainsi que Luca vient à embrasser le concept de « poésie prolétarienne » dès 1933, et à renier certains poèmes d'avant, « écrits inutilement ». Il est, pour un temps, considéré comme l'un des pionniers de la « poésie prolétarienne » en Roumanie. Mais l'expérimentation poétique reprend le dessus, et en particulier le travail sur l'articulation verbale, le bégaiement, qui lui est propre. Là aussi, Luca intéresse Deleuze, qui voit en ses bégaiements une véritable déconstruction du langage et qui s'y arrête dans le « Bégaya-t-il » de *Critique et clinique*.

Iulian Toma propose une analyse riche, sans raccourcis, et rigoureuse des complexités de la vie poétique de Luca. Ce dernier n'est pas considéré de manière isolée, mais dans son mode de relation avec les poètes et groupes poétiques de son temps, parfois caractérisé par des collaborations amicales, parfois par des liens tendus. C'est aussi largement par rapport à André Breton, en tant que porte-parole du groupe surréaliste, et aux autres membres du mouvement, que l'apport poétique et théorique de Luca est mis en avant. Mais il faut ajouter que l'insistance de Toma sur le caractère quelque peu deleuzien du travail de Luca, même si elle est discrète, est tout à fait passionnante.

NATHALIE WOURM
Birkbeck, University of London

Jean-Luc Maxence. *Au tournant du siècle : Regard critique sur la poésie contemporaine*. Paris : Seghers, 2014. Pp. 178. 17€.

Jan Baetens. *Pour en finir avec la poésie dite minimaliste*. Bruxelles : Les impressions nouvelles, 2014. Pp. 157. 15€

Deux titres récents nous invitent à un état des lieux de la poésie française contemporaine : l'« essai de passion » (11) que signe Jean-Luc Maxence, lequel revisite les œuvres, les écoles et les « courants aisément repérables » (13) du vingtième siècle pour en souligner l'influence aujourd'hui, se présente comme un « panorama critique » (14) et souhaite s'inscrire « dans la grande tradition française des ouvrages de synthèse » (18) ; l'ouvrage plus concis de Jan Baetens, au titre provocateur, s'il cherche également à « aboutir à un nouveau panorama » (22), vise plutôt à diagnostiquer une poésie « dite minimaliste » dont l'esthétique, le programme et le « bluff » (11) dominant et étouffent, selon l'auteur, depuis trop longtemps la production française.

S'il affirme prendre pour modèle le travail d'un Jean Rousselot qui, dans son *Panorama critique des nouveaux poètes français* (1952), procédait à « un recensement objectif » (18), et jure vouloir demeurer « ouvert à toutes les formes poétiques vivantes » (14), Maxence, en s'embarquant « dans la caravane des amoureux de poésie » (12) afin de « dénicher les perles rares du verbe nouveau » (15) et repérer les œuvres qui survivront au « sécateur cruel et implacable » (136) du temps, vient frôler plus d'une fois—on le voit—le ridicule et la grandiloquence, mais se montre surtout coupable de ne pas bien faire la différence entre le regard critique qu'il prétend adopter et l'ensemble des partis pris très marqués qui sont les siens. Ainsi se tournant d'abord vers la poésie « blanche et anémiée » (21) des héritiers d'André du Bouchet (sont nommés Michel Deguy, Yves Bonnefoy et Jacques Dupin, parmi d'autres), Maxence accuse-t-il ces « ouvriers de parenthèses qui ne se referment jamais » (21), ces « tragiques frigorifiés de la syntaxe » (23) de porter haut « l'étendard de la bien-pensance triste et ennuyeuse » (21). C'est une chose de se montrer sévère à l'égard d'une certaine poésie dont la lecture n'est pas forcément « une partie de plaisir » (25) ; c'en est une autre de multiplier les coups de griffes (« laissons au dérisoire l'aspect mondain du personnage [... Bernard Noël] est à lui seul un univers, surtout à Paris » [25–26]) en prétendant du même geste s'élever au-dessus de la mêlée avec une mauvaise foi consternante : « Sans entrer plus avant dans ces affrontements de boutique à faire bâiller d'ennui [...il faut] reconnaître que l'entente cordiale en domaine de poésie s'est toujours avérée un vœu pieux » (24). Le second chapitre est à l'avenant, qui s'ouvre sur un impératif inexplicite : « il faut saluer un certain lyrisme revenu, au tournant du siècle, occuper une place de choix » (31), pour se clore

dix pages plus loin en donnant l'illusion d'une sage neutralité : « En définitive, *ils semblent nombreux les poètes* qui refusent aujourd'hui d'être [...] des adorateurs de cette formule iconoclaste de Denis Roche : 'La poésie est inadmissible' » (42, je souligne). On notera que les « quatre derniers volumes de *L'Année poétique* », exemplaires nous dit-on de la « protestation [...] contre *ce que certains appellent* [...] la 'Novpoésie' des laboratoires érudits » (42), ont été co-animés par un certain Maxence.

Génant, pour un ouvrage dont l'auteur redira, en épilogue, qu'il l'a voulu sans « aucune affirmation [...] définitive » (162), libre des « préjugés et [d]es aveuglements d'un camp ou de l'autre » (113). On pourrait à la rigueur se réjouir de ce qu'un regard sur la poésie de notre temps vire au règlement de compte (Anne-Marie Albiach, Emmanuel Hocquart, Claude Royet-Journoud, Marie Étienne, et d'autres encore sont fort malmenés) ; mais il faudrait alors le faire franchement et de manière substantielle. Les quatorze courts chapitres qui suivent n'offrent au contraire qu'un bref aperçu des poètes, des textes et des enjeux qu'ils évoquent, et ne sont pas exempts de platitudes (sur un poème d'Hervé Brunaux : « La forme est audacieuse, le rythme inventif, l'ambiance ainsi créée ne ressemble à aucune autre. Je persiste à dire qu'il s'agit là d'un des poètes les plus prometteurs de ce début de siècle hybride », [131]). Sont ainsi abordés les poètes mystiques, les héritiers du surréalisme (dont aucun « n'a le génie » de Breton [60]), la poésie « proprement féminine » (67), les auteurs de la francophonie, la poésie francophone noire (pour laquelle, la chose étonne, l'auteur conserve l'appellation de « négritude » (85) en s'exclamant ensuite : « Poètes arabes, jaunes, noirs ou papous, que nous importe ! Le talent est partout » [88]), les poètes voyageurs, et ainsi de suite, pour s'arrêter sur un dernier chapitre intitulé « Les poètes connectés », consacré à la poésie numérique, puisqu'il faut, comme l'affirme l'auteur de façon un peu ronflante, faire reculer « les rives de l'imagination débridée et de la provocation » (152). En fin de parcours, Maxence s'interroge : que restera-t-il dans vingt ans de toutes ces œuvres ? Difficile de ne pas se poser la même question devant cet ouvrage aux ambitions paradoxales.

En s'attaquant à la poésie « minimaliste » dans l'introduction qui donne son titre à l'ouvrage (lequel reprend plusieurs articles parus), Jan Baetens cherche à réagir à la « déception que provoquent certains textes poétiques contemporains » (7) et à la « désaffection générale » (8) des lecteurs, mais vise aussi à souligner l'imposture d'une pratique encore dominante, laquelle « tire sa justification fondamentale » (13) de la conviction qu'il existe une « essence » du poétique, ce qui l'amène le plus souvent à se dépouiller jusqu'à verser dans un maximalisme qui ne dit pas son nom (le blanc ou le silence comme lieux d'un indicible plein de sens). En cela, son « diagnostic » rejoint certaines remarques tranchantes de Maxence. Mais l'analyse de Baetens a le mérite de proposer un cadre d'analyse large, car le critique a compris que si on ne « vise que les seules œuvres, qu'on peut juger fades ou prétentieuses, ratées ou ennuyeuses [...] les enjeux de l'exercice restent forcément limités » (12). Le parallèle avec d'autres programmes minimalistes, du côté des arts visuels ou du roman, est fort utile, et Baetens n'a aucun mal à prouver qu'il y a eu, en poésie, « rapt » d'un véritable minimalisme en faveur d'une esthétique qui a fait son temps.

Suivent huit études consacrées à des figures qu'aucune école, aucun mouvement ne réunit : Pierre Alferi, Frédéric Boyer, Vincent Tholomé, Virginie Lalucq, Stéphane Bouquet, Philippe Beck, Sophie Loizeau et Jean-Christophe Cambier. Tous ces créateurs partagent pourtant le désir « de rompre avec l'idolâtrie du 'blanc', pour y substituer des usages [d'une] parole poétique » (22) qui ne se croit plus « pure » ; ce fil conducteur permet à Baetens d'illustrer les diverses manières dont certains travaux récents ignorent superbement « les impasses » (9) exposées en introduction. Baetens est un lecteur remarquable qui n'hésite pas à se montrer pugnace ; sa démonstration, lumineuse, prouve qu'il existe plus d'une façon pour le critique—pour emprunter une dernière fois à Maxence—de se faire « défricheur de chemins sauvages » (12).

ÉRIC TRUDEL
Bard College